

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT



Terrienne

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

© Gallimard Jeunesse, 2011, pour le texte
© Gallimard Jeunesse/Patrick Léger, pour la photo de couverture
© Gallimard Jeunesse/Catherine Hélie, pour la photo page 291

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT

Terrienne

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE
CAMPAGNE

Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait pas ce que ces femmes étaient devenues.

Charles Perrault, *La Barbe bleue*

1
La fille
au scarabée

Étienne Virgil n'allait pas bien quand il fit la rencontre, au début de l'automne, de cette jeune fille qui s'appelait Anne Collodi.

Elle tendait le pouce sur la route départementale 8 entre Saint-Étienne et Montbrison, dans ce secteur qu'on nomme ici la Plaine. Plus loin, vers l'ouest, il y a les monts du Forez. S'il fait beau, on les voit devant soi, à l'horizon, vert sombre et bleutés, et on se dit forcément qu'on devrait y aller, que ça a l'air très beau. Mais ce matin-là, on ne les voyait pas, le ciel était gris et bas. Il bruina.

Elle se tenait sur le bas-côté de la route, à la sortie de Sury-le-Comtal, bien campée sur ses jambes et faisant face au trafic. Il n'avait pas l'habitude de prendre des auto-stoppeuses et, s'il le fit ce jour-là, ce fut parce que celle-ci avait apparemment le même âge que sa petite-fille Loïse. Il n'aurait pas aimé du tout voir l'aînée de ses petits-enfants faire de l'auto-stop toute seule sur cette route, ni sur aucune autre route d'ailleurs, et il n'eut

aucune hésitation en arrêtant sa vieille Peugeot sur le bas-côté.

Elle trottina jusqu'à la voiture, se pencha à la vitre qu'il avait baissée et demanda :

– Vous allez sur Montbrison ?

Elle était de taille moyenne, elle avait une silhouette juvénile, un joli visage et des cheveux châtain foncé, mi-courts. Elle ne portait que du noir : jean, pull, veste, chaussures, écharpe.

– J'y vais. Montez.

– Merci, monsieur.

Il arrêta la radio pendant qu'elle prenait place.

– Vous pouvez laisser la radio, dit-elle.

– Je n'écoutais pas, répondit-il. Vous attendiez depuis longtemps sous cette pluie ?

– Non, deux minutes à peine, et il ne pleut pas très fort. Et puis j'ai l'habitude.

Elle boucla sa ceinture. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et démarra.

– Regardez ! Il est beau non ?

Elle ouvrit la main droite et lui montra un scarabée vert bronze dont le vernis étincelait, comme si on venait tout juste de l'appliquer au pinceau.

– Je l'ai trouvé là, dans le gravier. On dirait un bijou, non ? Une broche...

Elle était calme, sans aucune méfiance. Elle avait déposé son sac de voyage à ses pieds et regardait le gros insecte qui bougeait au ralenti dans sa main.

– Je pensais qu'à l'automne ils s'enterraient pour passer l'hiver. Il a l'air perdu. Vous croyez qu'il va survivre ?

– Je ne sais pas.

– Et si je le garde et qu'il se dessèche, vous croyez qu'il restera vert comme ça ?

– Je ne sais pas. Je n'y connais rien en entomologie.

– Ah, et vous vous y connaissez en quoi ?

– En rien de particulier...

Disant ces mots, il se rendit compte à quel point c'était la vérité : il ne s'y connaissait en rien de particulier. Il se fit aussi la réflexion que cette jeune fille ne ressemblait pas aux autres. Au lieu d'un téléphone portable, elle tenait un scarabée vert dans sa main, et elle parlait volontiers, à l'inverse de ces adolescents mutiques qu'il connaissait et qui perdaient l'usage de la parole en présence des adultes.

Elle gardait sa paume ouverte et le vert du scarabée irradiait au milieu de tout le sombre que faisaient ses vêtements, le tableau de bord et le sac de voyage.

– On en trouve sur le sarcophage de Toutankhamon, dit-elle.

– Ah...

– Ils sont le symbole de l'éternel retour.

– Vraiment ?

– Oui, du soleil qui revient, qui échappe aux ombres de la nuit, chaque matin, et qui remonte dans le ciel.

Il sourit. Si l'un d'eux avait dû enseigner quelque chose à l'autre, compte tenu de leur âge respectif, c'était lui.

– Vous êtes à la retraite ?

Il se sentit désarçonné l'espace d'un instant, mais elle avait posé la question avec tant de naturel et de liberté qu'il ne s'offusqua pas.

– Oui. Enfin non. Disons que j'ai un métier où on ne prend pas vraiment sa retraite.

– C'est quoi ?

– J'écris des livres. Des romans.

– Vous êtes écrivain ?

– Oui.

Il avait toujours eu du mal à prononcer lui-même ces trois mots-là : « Je suis écrivain. » Cela le mettait mal à l'aise, comme s'il s'était vanté, en les disant, d'une capacité particulière, et il craignait d'être jugé prétentieux.

Il redouta qu'elle enchaîne en lui posant l'inévitable et insupportable question : « Où trouvez-vous vos idées ? » À laquelle il aurait été obligé de répondre une fois de plus : « Je n'en trouve pas. » Elle lui épargna cette épreuve. Décidément, elle l'étonnait.

– Comment s'appelle votre dernier roman ?

– Il s'appelle *Le Saut de l'ange*.

– Je ne l'ai pas lu.

– C'est normal, il ne paraîtra qu'au mois de décembre.

– C'est un beau titre. Je l'emprunterai à la médiathèque.

– Oh, vous n'êtes pas obligée...

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'est pas un bon roman.

– Ah, vous êtes mécontent de vous.

La voix était descendue sur la dernière syllabe. Ce n'était pas une question mais un commentaire. Un étrange commentaire, et il s'en amusa.

– C'est ça, je suis mécontent de moi.

– Allez, vous ferez mieux la prochaine fois!

– Pas sûr, j'ai l'impression d'être un peu au bout du rouleau. Je me sens vieux.

Il s'étonna lui-même de sa franchise. Il connaissait cette jeune fille depuis moins de quatre minutes et il venait de lui en dire plus qu'à l'éditeur avec lequel il travaillait depuis quarante ans, à qui il ne cachait rien, en qui il avait toute confiance, mais à qui il n'avait pas réussi à avouer ceci: « Mon dernier roman est mauvais, je n'ai plus d'idées et je me sens vieux. »

– Vous avez quel âge?

– J'ai soixante et onze ans.

– C'est drôle.

– Qu'est-ce qui est drôle?

– Moi, j'en ai dix-sept. Il suffit d'inverser les deux chiffres.

Le scarabée avait atteint le bord de sa main et elle le repoussa doucement avec l'ongle de l'index.

– Reste là, toi... Où tu vas comme ça?

Le petit animal roula dans le creux et activa ses pattes crochues et ses pinces pour se remettre à l'endroit. Elle laissa échapper un rire, regarda Virgil de côté et revint à l'insecte.

Ils restèrent quelques minutes sans parler. Il regardait la route. Elle regardait le scarabée.

- Vous êtes marié ?
 - Non. Enfin, oui. Je l’ai été.
 - Vous êtes divorcé ?
 - Non. J’ai perdu ma femme, il y a trente ans.
 - Ah. Et de quoi est-elle morte ?
 - D’un accident cérébral.
 - Trente ans... souffla-t-elle, impressionnée. Et vous n’avez jamais essayé de refaire votre vie avec quelqu’un d’autre ?
 - Si, j’ai essayé. Plusieurs fois.
 - Et ça n’a pas marché ?
 - Non, ça n’a pas marché.
 - Pourquoi ?
 - Je ne sais pas... Elles ne m’ont pas trouvé à leur goût, je suppose.
 - Comment elle s’appelait, votre femme ?
 - Elle s’appelait Madeleine.
- Il se demanda pourquoi il commettait cette folie de continuer à répondre à cette inconnue. « Peut-être parce qu’elle ne me regarde pas, pensa-t-il, parce qu’elle pose ses questions sans aucune gêne, et aussi parce que tout ça semble un peu irréel, à vrai dire. »
- Madeleine, c’est joli, reprit-elle. C’est ancien, mais c’est joli.
 - Vous trouvez ?
 - Oui. En fait, je crois que j’aurais dit la même chose pour n’importe quel autre prénom : qu’il était joli. Il y a des moments, comme ça.

Virgil se troubla. Cette jeune fille avait une façon originale de raisonner. Il eut envie qu'elle l'interroge encore. Il eut peur qu'elle s'arrête.

– C'est bien, écrivain, reprit-elle. Moi, je ne fais rien d'intéressant. Je vends des chaises.

– Ah, fit-il, presque déçu qu'elle parle d'elle maintenant, et non plus de lui. Des chaises?

– Oui. Et je cherche ma sœur.

– Pardon?

– Je cherche ma sœur.

Il ne sut que répondre et, pour la première fois depuis que la jeune fille était dans sa voiture, il se demanda si en réalité elle n'avait pas un grain, comme on dit. Si ce qu'il avait pris pour une marque d'intelligence et un charme singulier n'était pas finalement une légère déficience mentale. Ce scarabée dans sa main, cette histoire de chaises, cette indiscretion, ces coq-à-l'âne... Elle ne lui laissa pas le temps de s'interroger davantage.

– Qu'allez-vous faire à Montbrison?

– J'ai rendez-vous chez mon dentiste. J'y vais tous les vendredis matin à la même heure, depuis deux mois. Et j'ai toujours aussi peur.

– Peur de quoi?

– Qu'il me fasse mal.

– Mais les dentistes ne font pas mal.

– On voit que vous êtes jeune. Quand j'étais petit, ils faisaient mal, avec leur roulette. La roulette, c'est la fraise en réalité, mais on disait la roulette. Rien que le

bruit, ça vous vrillait les nerfs. Et puis, c'est à cause de mon frère.

– De votre frère ?

– Oui, mon frère aîné. La première fois que je suis allé me faire soigner les dents, je devais avoir dix ans, il m'a dit que la dentiste était une ancienne SS et qu'on la surnommait la chienne de Buchenwald. Ça m'a terrorisé.

Elle sourit et secoua la tête. Il y eut un silence, puis elle reprit :

– Est-ce que dans vos romans, il vous arrive de parler du secret des gens ?

Le changement brutal de sujet ne l'étonna qu'à moitié cette fois-ci.

– Oui, oui, balbutia-il, bien sûr... C'est exactement ça. En fait, je ne parle que de ça, du secret des gens. C'est mon unique sujet.

– Ah. Et des disparitions ?

– Des disparitions ?

– Oui, des personnes qui disparaissent et qu'on ne revoit plus jamais.

– Il m'est arrivé de parler de personnes qui se cherchent longtemps, oui, et qui finissent par...

– Non, le coupa-t-elle, je veux dire des personnes qui disparaissent, comme si elles étaient tombées dans un trou.

– Non, dit-il, pas ça.

– Est-ce que...

Il s'attendit à une autre question indiscreète. Il l'espéra. Peut-être voudrait-elle savoir s'il avait des enfants, com-

bien, leurs noms, s'il les aimait, s'il y en avait un qu'il préférerait parmi les autres, et il aurait accepté de le dire. Mais ce n'était pas ça.

– Est-ce que vous pourriez me laisser là, au croisement ?

– Ah, je pensais que vous alliez jusqu'à Montbrison comme moi.

– Non, je vais à Campagne.

– Campagne ?

– Oui. C'est là. On y est.

Il mit son clignotant à droite et s'arrêta à quelques mètres du modeste panneau qui indiquait en effet : « Campagne 3,5 ».

La bruine s'était transformée en pluie fine et légère, comme vaporisée. On n'y voyait pas loin. La route, étroite et rectiligne, s'en allait à angle droit dans le vert profond de la prairie, où il se perdait. On aurait dit un dessin. Le talus et le fossé étaient encombrés d'herbes hautes.

– Il pleut, je ne vais pas vous laisser là.

– Si. Ne vous en faites pas. Je vous remercie.

– Ça ne me dérange pas. Je suis largement en avance à mon rendez-vous.

– Non, je préfère que vous me laissiez ici.

– Vraiment ?

– Vraiment. J'ai une capuche.

Elle fit glisser avec délicatesse le scarabée dans la poche droite de sa veste, attrapa son sac de voyage et descendit.

– Au revoir, monsieur. Merci beaucoup.

– Au revoir, mademoiselle.

Il la vit rabattre la capuche sur sa tête et s'engager sur la route. Il remit la radio en marche et continua.

Pendant toute la consultation, qu'il passa les deux mains crispées sur les accoudoirs de son siège, Virgil ne pensa pas une seconde à la jeune fille prise en auto-stop, mais lorsqu'il refit la route en sens inverse, moins d'une heure plus tard, il se la rappela et tâcha, par simple jeu, de retrouver le croisement où il l'avait laissée. Il ne le retrouva pas.

Campagne... Ce nom-là ne lui disait rien. Arrivé à la hauteur de Saint-Romain-le-Puy, il vit le prieuré sur son cône de basalte et se souvint d'être passé là avec la jeune fille à son bord. Il faillit faire demi-tour pour rouler dans le même sens qu'à l'aller et mieux repérer le fameux croisement. Il y renonça et rentra chez lui, dans sa maison de brique en bord de Loire.

La jeune fille ne quittait pas ses pensées. Elle lui avait parlé avec une familiarité déconcertante, et cependant sans une once d'effronterie. Il avait accepté d'elle des questions indiscrettes, comme on les accepte d'un petit enfant qui vous demande si vous allez mourir bientôt ou pourquoi vous avez un gros bouton, là. On ne lui en veut pas. Au contraire, on est attendri par sa candeur.

Il passa l'après-midi à essayer de travailler sur son PC, cadeau d'anniversaire de ses enfants à l'occasion de ses

soixante-dix ans. Le bel ordinateur tout neuf l'avait contraint à remiser au grenier la vieille Remington sur le clavier de laquelle il avait tapé quatorze romans. Avec quatre doigts: les deux index et les deux majeurs. *Le Saut de l'ange* était le quinzième, écrit sur le PC tout neuf, et il était mauvais.

Il n'avança en rien, s'agaça et trouva cent raisons de s'interrompre: ranger son bureau, rassembler les feuilles mortes du jardin, fendre des planchettes pour en faire du petit bois. Mais vers dix-sept heures, sans l'avoir prémédité, il déplia sur son bureau la carte IGN numéro 50, abaissa sa lampe dessus et chercha le lieu-dit Campagne.

Au nord de la D8, en direction de Montbrison et en partant de Saint-Romain-le-Puy, il repéra plusieurs localités situées à trois kilomètres au minimum et cinq au maximum de la départementale. Elles s'appelaient La Vue, Les Bichaizons, Curraize, Le Bruchet, Garambaud... Il ne vit pas de Campagne.

Le lundi matin, il se rendit au *Bricomarché* de Saint-Cyprien pour quelques achats sans importance et, après les avoir expédiés, il continua sur la D8. Il roula jusqu'au rond-point de Montbrison. Il fit demi-tour, revint jusqu'à Saint-Romain-le-Puy et rebroussa chemin afin de parcourir une fois de plus les quelques kilomètres. Il réduisit tellement sa vitesse que plusieurs voitures klaxonnèrent. Mais, une fois revenu au rond-point, il se retrouva aussi bête qu'avant: la route de Campagne avait disparu.

Alors, il rangea sa voiture sur le côté, coupa le moteur et resta ainsi, dans le silence, une dizaine de minutes, parfaitement immobile, les mains sur le volant, à contempler les petites taches de rouille qui marquaient son âge dessus.

«J'ai dû mal entendre, songeait-il. Ou bien elle aura inventé un patelin qui n'existe pas. Seulement, il y a un détail très ennuyeux : j'ai vu le panneau. Je l'ai vu de mes yeux. Et j'ai vu cette jeune fille s'éloigner sur la route.»

Il repartit en direction de Saint-Étienne et ralentit à la première maison rencontrée sur la D8, côté nord. C'était une villa isolée, dépourvue de tout charme. Il y accéda par une allée de gravier et stoppa sa voiture dans la cour. Un homme chargeait de la ferraille à l'arrière de sa camionnette.

– Bonjour, monsieur, je me suis égaré. Je vais à Campagne.

– À la campagne ?

– Non, à Campagne. C'est un lieu-dit. Assez près d'ici sans doute.

L'homme secoua la tête.

– Non. Je connais pas.

– Ah, et vous habitez ici depuis longtemps ?

– J'y suis né.

Le vendredi suivant, alors qu'il se rendait chez son dentiste, Virgil eut un choc à la sortie de Sury-le-Comtal. La jeune fille surgit sous ses yeux là où il l'avait vue pour la première fois, une semaine plus tôt. Le temps

humide et brouillé était pour ainsi dire le même. Elle portait les mêmes vêtements. Il eut l'impression de revivre la même scène. Il la trouva un peu plus pâle. Elle sourit en le voyant s'arrêter.

– Décidément, j'ai de la chance avec vous.

– Oui, montez!

Dès qu'elle fut assise à ses côtés, il sut à quel point il avait espéré la revoir, sans se l'avouer. Il arrêta la radio.

– Vous n'écoutez pas? demanda-t-elle.

– Non.

– À quoi ça vous sert de mettre la radio si vous ne l'écoutez pas?

– J'aime entendre parler les gens, même si je n'écoute pas ce qu'ils disent. Je pense à autre chose. Les voix me bercent. La nuit parfois, j'ai des insomnies, alors j'allume la radio, j'écoute les voix et je me rendors avec.

Leur conversation avait repris son cours comme si rien ne l'avait interrompue depuis la semaine précédente.

– Quelle radio écoutez-vous?

– La nuit, j'écoute France Culture.

– C'est très ennuyeux, non?

– Parfois, oui. Mais quelquefois c'est passionnant.

– Moi j'écoute NRJ. Vous connaissez?

– Oui. Ma petite-fille l'écoute aussi.

– Vous avez une photo de Madeleine sur votre table de nuit?

Il fut touché de voir qu'elle se rappelait le prénom après une semaine.

– Non, je n'en ai pas.

– Et dans votre portefeuille?

– Oui.

– Vous la regardez souvent?

– Non. Presque jamais. Mais je sais que je l'ai et ça me suffit. C'est une photo faite à une station-service. Pas très romantique. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. C'est très personnel.

– On ne devrait se dire que des choses personnelles. Le reste n'est pas très intéressant. Vous ne trouvez pas?

– Si. Dites-m'en une à votre tour. Une chose personnelle. Enfin, si vous voulez.

– Mon scarabée vert est mort.

– Ce n'est pas très personnel.

– Bon. Je cherche ma sœur.

– Vous me l'avez déjà dit la semaine dernière, mais je n'ai pas compris ce que ça signifie.

– Ma sœur a disparu. Et je la cherche.

Il lui sembla que leur dialogue était en équilibre instable, qu'un mot de travers pouvait faire s'écrouler toute la construction. Il hasarda :

– Elle est comme « tombée dans un trou » ?

– Oui.

– Vous avez besoin d'aide ?

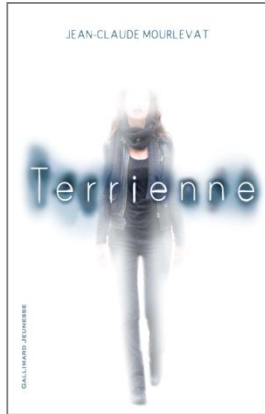
– Pas encore, mais, si j'en ai besoin, c'est peut-être à vous que je demanderai.

– Pourquoi moi ?

Elle éluda la question et en posa une autre :

Le papier de cet ouvrage
est composé de fibres naturelles,
renouvelables, recyclables
et fabriquées à partir de bois
provenant de forêts plantées et cultivées
expressément pour la fabrication
de pâte à papier.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Maquette : Françoise Pham
Imprimé en France par CPI – Firmin Didot
Dépôt légal : janvier 2011
N° d'édition : 179902
ISBN 978-2-07-063 723-2



Terrienne

Jean-Claude Mourlevat

Cette édition électronique du livre
Terrienne de *Jean-Claude Mourlevat*
a été réalisée le 12 janvier 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070637232).
Code Sodis : N47244 - ISBN : 9782075018487.
Numéro d'édition : 179902.